

LA NUIT ROUGE

I

Tous deux jeunes et tous deux amoureux, à pas vifs et légers, ils allaient bras dessus, bras dessous, dans la belle nuit claire, lui, le physionomie énergique et sérieuse sous sa casquette d'employé, elle, les yeux clairs et la bouche rieuse entre les frises d'or échappées de sa coiffe de laine bleue.

Les réverbères très espacés et, plus loin, du haut de l'énorme ramblai, les lumières de la gare de Clichy Levallois éclairaient faiblement le trottoir nu. Arrivé au tournant de la rue des Chasseurs, là où la chaussée s'allonge entre les grandes murailles sans fenêtres des usines à gaz et s'engouffre, entre les piliers de fonte, sous le pont du chemin de fer, Berval, l'employé, s'arrêta et, se tournant vers sa compagne, il proposa doucement :

— Quittons-nous ici, Francinette, retournez !

Dans l'ombre, les jolis yeux de Francinette s'attristèrent ; une moue se dessina sur ses lèvres roses, et elle murmura en reproche voilé :

— Déjà, monsieur Berval ! Vraiment, je n'aurais pas cru qu'un fiancé pût se laisser le premier d'écarter ses fiancées lui parler de leurs petits arrangements de ménage et de leurs grands projets de bonheur !

L'employé fut sensible au reproche, et le mot "monsieur" le chagrina. Tout en continuant son chemin à pas plus lents dans cette rue que l'enceinte des usines et le talus encaissé et rendait toute semblable au chemin de ronde d'une prison, il enveloppait cette jeune fille, si avenante et si charmante dans sa modeste robe noire, d'un regard de tendresse profonde.

Cependant, près du pont, il s'arrêta de nouveau et reprit avec plus de force :

— Tout ce que vous me dites m'échappe, ma chère fiancée, et je vous écouterai sans me lasser, de toutes mes oreilles et de tout mon cœur, s'il ne se faisait pas si tard et si toute notre joie d'être ensemble n'était troublée par la peur de vous voir rentrer seule. Ce quartier est désert. Songez aussi que vous devez, demain matin, vous rendre de bonne heure chez votre modeste et que, dans dix minutes, je dois prendre à la gare mon service de nuit.

— Mais votre gare est là-haut, tout près. Je vois l'heure d'ici, car j'ai de bons yeux ; il n'est que minuit trois quarts. Nous avons encore un bon quart d'heure.

— Je voudrais en profiter pour vous reconduire au delà des usines. Là, je vous offrirai des yeux jusqu'à ce que vous ayez regagné les premières maisons de la grande rue. Je serai plus tranquille.

— Et je veux, moi, afin de demeurer plus longtemps avec vous, vous accompagner jusqu'au seuil de la gare. Ne me refusez pas, mon bon ami. Je suis jaloux ; j'imaginerais des choses qui me rendraient malheureux. Et ne craignez rien pour moi, car je ne crains rien ; l'amour attire la chance !

II

Berval céda. Tous deux, plus amoureux enlacés l'un à l'autre, s'enfoncèrent sous le pont du chemin de fer. Ce baiser disait leur confiance mutuelle, leur mutuelle certitude d'être bientôt l'un à l'autre. Le baiser fut si long que leurs lèvres s'effleuraient encore quand ils sortirent de l'obscurité. Ils furent alors éblouis par les lumières de la petite gare, mal éclairée pourtant et juchée, à droite du pont, au faite de la pente roide qui s'élevait jusqu'à la voie ferrée.

Là, deux hommes, auxquels, dans leur émotion persistante, les fiancés ne prirent pas garde, passèrent en courant et disparurent dans l'ombre, tandis que Berval et Francinette gravissaient la montée, se tenant la main à la façon naïve de promis de campagne et tellement absorbés par leur rêve d'amour qu'ils n'avaient plus souci d'être vus par les collégiens du jeune homme. Autant, avant le baiser, ils avaient jugé doux de savourer ce que chacun pensait, autant, après le baiser, pensant les mêmes choses, ils trouvaient plus doux encore de ne se rien dire.

L'heure approchait pourtant. Il fallait, avant de se séparer, rompre ce silence d'extase.

— Au revoir, et à demain ! murmura Francinette avec effort et dissimulant la mélancolie du départ dans son joli sourire. Je me sauve, car je sais que vous ne plaindrez pas lorsque j'irai de votre service. Vous m'en voudriez trop si je vous métais en retard.

— Je comprends mon devoir ainsi, fit le jeune homme avec simplicité. Notre inspecteur est juste et me sait gré de mon exactitude. Vous me donnerez raison, Francinette, quand j'aurai de l'avancement. Puis, aussi, ne faut-il pas être bon camarade ? Songez que le collègue que je relève est dans le poste depuis huit heures !

Ils se serrèrent la main sur le seuil de la gare et se sourirent ensemble, l'osant se redonner le baiser, mais s'en souvenant. Puis, voyant sa fiancée s'éloigner et constatant son retard de quelques minutes, Berval traversa vivement la salle d'attente et gagna le quai.

Et ce décor cependant familier, où tout lui rappelait ses occupations quotidiennes, le jeune employé avait de la peine à se ressaisir, tant ses impressions d'amour le grisait encore. Au bout du quai, il mit le pied sur les gros cailloux noirs du ballast et marcha d'un pas ferme, en sens contraire des trains, entre les deux rails luisants, vers les grosses lumières blanches, vertes et rouges de son poste surveillé d'aiguillage. Cette cabine de verre, de brique et de fer, juchée très haut, ouvrait sur une façon de palier surplombant les doubles voies ferrées. Ayant atteint l'échelle de fer, Berval grimpa très lestement.

III

La collègue, un brave homme à barbe grise, grommela, tout à la fois paternel et goguenard :

— Cinquante minutes de retard. On se relâche, l'amoureux !

Berval sourit sans répondre, trop fier de son bonheur pour se fâcher qu'on y fit allusion.

Tout en sachant que Francinette ne pouvait encore avoir atteint ce pont, il la guettait, soulevé de la voir passer, certain qu'il la reconnaîtrait à sa silhouette fine, décapotée tout en noir sur le bitume et la pierre de la rue où l'unique réverbère jetait sa lueur blême. Et, préoccupé de l'attente, il écoutait avec distraction ce que, en agrafant sa pelote et ramassant son panier de provisions, racontait son collègue.

Celui-ci avait gagné le palier et mis le pied sur l'échelle de fer sans que l'amoureux eût détourné les yeux. Une dernière phrase du brave homme éveilla cependant l'attention de Berval.

— Curieux que tu n'aies pas rencontré ces deux apaches ? — Quels apaches ? fit le jeune homme, sans toutefois changer la direction de son regard.

— Mais ceux dont je te parlais tandis que tu révais à ta belle, et qui t'ont arrêté de descendre. Ces deux canailles-là, d'après ce que vient de me dire l'homme d'équipe, s'étaient couchés sur les banes de la salle d'attente, sous prétexte qu'ils voulaient prendre le train. On leur a dit qu'il n'y avait plus de train avant le matin, qu'il fallait déguerpir et que la gare n'était pas un asile de réclusion. Ils ont regimbé. Probable qu'ils avaient l'idée de barboter dans la caisse. A fallu que le facteur chef et l'homme d'équipe les menaçent et sortent leur revolver du tiroir. Les gradins ont décampé, mais jurant qu'ils reviendraient et se vengeraient. C'est comme ça tout le temps dans cette banlieue de malheur !

Berval se rappela tout à coup les deux hommes qui passaient en courant. Il eut à se souvenir un instant de surprise et, dans une appréhension encore peu précise, regardant toujours dans la tranchée, il avança sur le palier, se pencha vers son collègue et lui demanda d'une voix légèrement inquiète :

— Tu dis qu'ils étaient deux ?

— Oui, deux, fit l'autre, téd encore levée mais posant le pied sur le ballast. Parait qu'ils se sont sauvés sous le pont. Ils doivent y être encore, car, de ce poste surélevé, je ne les ai pas vus sortir. Ah ! j'ai beau, moi aussi, avoir mon revolver en poche, je suis content de ne pas passer sous ce mandat pour avoir revêtu chez moi. Faudra que cette vermine-là fasse son mauvais coup pour que la police se remue !

L'homme s'éloignant, Berval ne put saisir que quelques mots. C'était assez pour le tenir debout, immobile, dans une telle attitude de stupeur que le collègue, étonné, au risque de n'être pas entendu, lui cria :

— Hé ! dis donc, attention ! La 367 va passer. On va te le signaler et les 412 quelques minutes après... Ne va pas manquer de les signaler, bon Dieu ! C'est l'heure des express... Ouvre l'œil et l'oreille !

IV

L'homme était déjà loin que Berval, quoique ayant mal compris, frémissait encore, à croire que la nuit, là-haut, était devenue glaciale.

L'idée lui vint alors de rappeler son collègue et de le prier de rejoindre Francinette, mais trop tard ; l'autre avait maintenant disparu dans la gare. Il pouvait bien appeler, personne n'entendrait ! Aussi demeurait-il, la main crispée au garde-fou, le cœur serré, épiant à l'avance le passage de Francinette dans la tranchée. Comme elle augmentait, maintenant qu'il était seul, les paroles de son collègue, vous avez très bonne mine... et dans cette véranda-là avec ces plantes grimpautes... — L'hôpital, fier... Allons donc !... Moi, à votre place, je voudrais faire des albums de paysages incomparables. — Nous avons déjà pris Tré-lans sous tous ses plus jolis aspects... — Tré-lans ! toujours Tré-lans !... Allez donc un peu plus loin... au moins vous ne m'entendez pas jurer comme un païen. — De fait, opinait la douairière, elle ne manquait pas, par ici, les points de vue... A chaque pas il y en a d'admirables, dans notre vallée de l'Isère... — Quand je pense, faisait le marquis, qu'on passe à tout moment devant les ruines de Beauvoir... et qu'on ne se détourne seulement pas pour aller s'émouvoir devant les restes de ce château, qui fut une résidence du dauphin... qui a une fenêtre historique... et fort bien conservée, par où une nourrice laissa choir dans le fossé d'enceinte le dernier dauphin de Viennois... ce qui a été cause de la réaction du Dauphiné à la France... — C'est de l'histoire, cela, sachez-le !... l'histoire de notre pays, mes enfants... C'est cette nourrice qui est cause que nous sommes Français... Cette nourrice et cette fenêtre... A continuer.

V

Tout à coup, un autre sifflement sortit du trou sombre, traînard, faiblard, celui-là, mais combien plus poignant pour Berval que le sifflement du train ! Et ce signal-là n'était celui d'un express, mais le signal des deux rédeurs qui se préparaient. De quoi se prévenaient-ils ? D'une approche ? Et de l'approche de qui ?

La main tremblante de Berval lâcha la poignée, toucha vivement le bouton électrique qui devait annoncer le train au poste suivant. Sa manœuvre inconsciemment faite, il reposa sa main sur un autre levier, prêt à le renverser à la moindre sonnerie. Mais, de tous ses yeux, de tout son cœur torturé, il était à ce qui se passait, à ce qui allait se passer sous le pont de ténébres. La sonnerie éclata. Et Berval

crut sentir le froid de la fonte qu'il manœuvrait lui traverser la chair, lui pénétrer le cœur et lui glacer tout l'être.

Dans un roidisement d'horreur où cependant il maintenait le levier renversé, il vit, à la clarté blême du réverbère, deux silhouettes d'hommes surgir du pont, puis, à pas de loup, se glisser, se cacher, de chaque côté, dans le retrait du remblai. Le second train passa ; Berval ne le vit pas. Il regardait les deux ombres tragiques. Et, subitement, il aperçut la silhouette plus avetée d'une femme, une silhouette noire... la robe noire de Francinette !

A peine parne, les deux hommes se jetèrent sur elle. Une mêlée confuse, un cri d'horreur tout de suite étranglé, une lutte effroyablement courte où l'une des trois silhouettes, la plus petite, se roula, bougea plus, tomba d'une masse sur le pavé tandis que les deux hommes se raient sur cette pauvre loque noire, la fouillaient et prenaient la fuite.

Berval voulut hurler d'épouvante et de rage. Mais sa voix, elle aussi, s'étrangla. Ses yeux se fermèrent de douleur ; il ne pouvait même pas articuler :

— Francinette !... on la tue ! on l'a tuée !

Et il demeura là, trépanant, dents serrées, halioloisé, secoué de sanglots sourds, et manœuvrant tout de même ses leviers pour sauver des milliers de gens qui ne lui étaient rien, dont la vie ne serait jamais sa vie, tandis que, ému qu'il n'était rien pour elle, on lui massacrait sous les yeux celle qui lui était tout, celle qu'il adorait, sa fiancée, sa femme, plus que sa vie !

Et d'abord il crut devenir fou. Il eut une fureur de démence contre sa solitude, contre le silence profond, contre tous ces yeux de la nuit, ces signaux verts, blancs, rouges, ouverts dans les ténébres et qui, voyant ce qu'il avait vu, ne se fermaient pas d'horreur, de souffrance et de pitié devant la pauvre petite chose noire qui gisait sur le trottoir.

Puis, les paupières rouvertes, il s'imagina qu'il allait pouvoir signifier les trains vers cette tranchée maudite, lancer le moustre de fer dans cette rue comme une mente sur une proie, et que la machine attraperait les assassins, les broierait sous ses roues, entre les murs de l'usine ! Mais, sous sa main qui semblait se rappeler ce qu'oblait sa raison, il guidait sans conscience, par force d'habitude, un troisième train dans la bonne voie, et ce train fila comme les autres, vertigineusement.

Les voyageurs, là-jedeans, passaient indifférents devant cette ténèbre qui ne les touchait pas, qu'ils n'avaient pas le temps de voir... Et Berval, à ce moment, sentit qu'il détestait ces riches sur lesquels il veillait, ces riches qu'il préservait, qu'il sauvait dans la nuit et qui, enfouis dans leurs fourrures, dormaient bêtement, pleins de sécurité, sans même se douter que là, en bas, tout près, on assassinait la fiancée de celui qui, là-haut, d'une main ferme, fermait la voie, assurant leur salut au prix de son bonheur, les lançait dans la vie, vers tout ce qu'ils aimaient, et demeurait immobile à son poste, en face de la mort de celle qu'il adorait !

Puis la haine s'endormit en l'âme du jeune homme ; ses hallucinations se dissipèrent quand, une heure ou deux plus tard, trois passants égarés découvrirent la petite loque noire et l'importèrent. Ce fut alors une douleur immense, une émotion qui lui souleva la poitrine, aidant toute une marée de sanglots profonds à remonter, à

éclater dans sa gorge, à jaillir de ses yeux en larmes qui brûlaient ses joues froides... Et, lucide, sans se tromper, dans une résignation de cette torture d'impuissance, imposée par le devoir, il manœuvra ses signaux jusqu'au jour... VI

Au premier homme d'équipe qui, le matin, longes la voie, Berval cria qu'il était souffrant, qu'il priait le chef de gare de le faire remplacer... Et un quart d'heure après, muet sur l'affreux applique de cette nuit interminable, farouche et les traits ravagés, il avait sorti précipitamment de la gare, quand le facteur chef l'interpella :

— Dites donc, Berval, savez-vous que votre petite amie, après votre départ, a eu un rude flair : apercevant les deux apaches sous le pont, elle est remontée à la gare et elle nous a demandé de l'accompagner. Justement votre collègue et l'homme de peine sortaient. Ils ont recouvert votre amie chez elle en faisant le grand tour par la rue Victor-Hugo. Et bien leur en a pris. Une malheureuse femme, qui, vingt minutes après, s'est hasardée sous le pont et entre les usines, a été retrouvée étranglée. La police est sur pied. Fallait ça pour la remuer !

Berval tomba sur un banc de la gare, atrocement pâle. Puis, se relevant brusquement, il s'élança vers la porte, disparut en coup de vent.

Et ce fut seulement quand ses lèvres, encore froides et tremblantes, sentirent le baiser des lèvres rieuses et tièdes de Francinette, qu'il eut la force de s'exclamer :

— Quel cancheur, Francinette ! Comment ne suis-je pas devenu fou de douleur cette nuit... et fou de joie ce matin ? Ah ! vous aviez raison, chère petite fiancée, cent fois, mille fois raison : l'amour attire la chance !

CHATELAIN

CHATELAIN

CHATELAIN

CHATELAIN

CHATELAIN

CHEMINS DE FER. SOUTHERN PACIFIC. Chemin de fer et vapeur. Texas, California, New York, Havana.

NEW YORK CINCINNATI ST. LOUIS. QUEEN & CRESCENT ROUTE. THROUGH SLEEPING CARS. All Meals in DINING CARS. TICKET OFFICE 211 ST. CHARLES ST.

LOUISVILLE & NASHVILLE. AMOUREUX ET FUR. FRENCH WHITE CHINA... DEMONSTRATION CHANGEMENTS... Arrivées Départs... JOHN K. RIDGELY, Div. Pass Agent...

SR SOUTHERN RAILWAY. La Route de Chars sans Changement entre le Sud et l'Est... ATLANTA AND NEW ORLEANS SHORT LINE... The Western Railway of Alabama...

notre cabinet noir... pour commencer notre apprentissage... pour ne paraître à vos yeux que lorsque nous serions fortes comme des professionnelles... — Bonjour, Marc... Ah ! sachez-le... profitez de votre jeunesse, mon garçon... Vous verrez plus tard quand la goutte arrivera... — Et maintenant ? — Eh ! ça commence... n'est-ce pas, miss ? — Oui, faisait Arabella, on peut maintenant essayer d'opérer en public. — Alors des portraits, des groupes, des instantanés... moi sur Pacha au galop, monsieur Philippe sur sa bicyclette à fond de train... — Il va bien, monsieur Régulier, demanda avec empressement la jeune Anglaise. — Et il vous envoie, mesdemoiselles, tous ses compliments. — Oh !... pourquoi ne l'avez-vous pas amené, monsieur Marot ? Et pour donner un prétexte à sa question trop pressée : — On aurait fait un groupe... — Bah ! il agurera dans une autre série. Il travaille, miss Mécrogrée. — Pauvre garçon, oui, il a besoin de tant travailler ! fit elle avec un soupir... — Et tout en babillant, ils étaient arrivés jusqu'à la véranda fleurie de bigonnes et de jasmins... — Oh ! le marquis étendu dans un fauteuil d'osier, maudissait sa goutte et son immobilité. — Ah ! chère amie... vous

venez faire votre visite à l'hôpital... Soyez la très bien venue... Vous ne pouvez pas savoir comme ma sacrée jambe me torture... — Bonjour, Marc... Ah ! sachez-le... profitez de votre jeunesse, mon garçon... Vous verrez plus tard quand la goutte arrivera... — Et maintenant ? — Eh ! ça commence... n'est-ce pas, miss ? — Oui, faisait Arabella, on peut maintenant essayer d'opérer en public. — Alors des portraits, des groupes, des instantanés... moi sur Pacha au galop, monsieur Philippe sur sa bicyclette à fond de train... — Il va bien, monsieur Régulier, demanda avec empressement la jeune Anglaise. — Et il vous envoie, mesdemoiselles, tous ses compliments. — Oh !... pourquoi ne l'avez-vous pas amené, monsieur Marot ? Et pour donner un prétexte à sa question trop pressée : — On aurait fait un groupe... — Bah ! il agurera dans une autre série. Il travaille, miss Mécrogrée. — Pauvre garçon, oui, il a besoin de tant travailler ! fit elle avec un soupir... — Et tout en babillant, ils étaient arrivés jusqu'à la véranda fleurie de bigonnes et de jasmins... — Oh ! le marquis étendu dans un fauteuil d'osier, maudissait sa goutte et son immobilité. — Ah ! chère amie... vous

tre gouttes, vous avez très bonne mine... et dans cette véranda-là avec ces plantes grimpautes... — L'hôpital, fier... Allons donc !... Moi, à votre place, je voudrais faire des albums de paysages incomparables. — Nous avons déjà pris Tré-lans sous tous ses plus jolis aspects... — Tré-lans ! toujours Tré-lans !... Allez donc un peu plus loin... au moins vous ne m'entendez pas jurer comme un païen. — De fait, opinait la douairière, elle ne manquait pas, par ici, les points de vue... A chaque pas il y en a d'admirables, dans notre vallée de l'Isère... — Quand je pense, faisait le marquis, qu'on passe à tout moment devant les ruines de Beauvoir... et qu'on ne se détourne seulement pas pour aller s'émouvoir devant les restes de ce château, qui fut une résidence du dauphin... qui a une fenêtre historique... et fort bien conservée, par où une nourrice laissa choir dans le fossé d'enceinte le dernier dauphin de Viennois... ce qui a été cause de la réaction du Dauphiné à la France... — C'est de l'histoire, cela, sachez-le !... l'histoire de notre pays, mes enfants... C'est cette nourrice qui est cause que nous sommes Français... Cette nourrice et cette fenêtre... A continuer.

Feuilleton. DE. L'Abelle de la N. O. Commencé le 27 juin 1933. LES Vantours de Paris GRAND ROMAN INÉDIT PAR CHARLES MÉROUVEL DEUXIÈME PARTIE Le Roman d'une Honnête Fille. XVI TRAVAUX D'APPROCHE. Elle venait de distribuer une

fois attentif et bienveillant. La jeune fille se disait : — C'est sa mère. Il m'a tenu parole. Elle montra divers modèles et un certain nombre de chapeaux tout faits en murmurant : — Tenez ! Voyez donc... Celui-ci vous ira très bien... Si vous voulez on peut le faire d'une autre nuance, mauve, par exemple... ou en Liberty... d'un gris indécis, très à la mode, comme ceci... — Oh ! mon Dieu ! cela m'attache presque indifférent... j'attache si peu d'importance à ces sortes de questions... — Cependant... — Je ne veux que passer inaperçue. Elle se décida. — Tenez, celui-ci... — Il vous va admirablement... D'ailleurs vous êtes si facile... si... — Ne me faites pas de compliments, je me connais. Vous enverrez chez moi... C'est... — Cent vingt francs, madame. — Très bien. Renée se dirigeait vers la caisse et tandis que la caissière préparait la facture : — Si madame veut donner son adresse. — Madame Villedien, hôtel Villedien, rue de Varennes... La Normande rougit de nouveau plus violemment encore. Elle balbutia : — Ou sera chez vous demain,

dès le matin. — Très bien. Ça ne presse pas... Vous pouvez prendre votre temps... Bonsoir, mademoiselle... Renée, n'est-ce pas ? — Oui, madame. — Au revoir. La dame échangea un dernier regard avec la vendeuse et regagna sa voiture. Et en se dirigeant vers les Tailleurs et la Seine, elle se disait : — Jean a raison... Elle est très bien, très bien, cette jeune fille... Renée avait rejoint son amie qui était entrée chez la patronne. Césarine la questionna. Elle avait remarqué le changement qui s'était fait chez son ancienne employée. — Tant elle semblait triste auparavant, presque abattue, tant elle était redevenue fraîche et forte, avec cette sorte de rayonnement sur les traits qui révèle le bonheur. Elle lui demandait : — Que s'est-il donc passé ? — Je suis heureuse. — Pourquoi ? — J'avais une fille que je ne pouvais pas voir et dont je n'osais pas révéler l'existence à mon mari... — L'enfant du pauvre duc de Brévan ? — Vous savez ?... — La patronne s'indigna et dit : — Et maintenant ? — Maintenant ?